

L'HÉROÏNE DE VERCHÈRES

A M. BENJAMIN SULTE

Le printemps souriait à la terre embaumée,
Le vent, chargé d'encens, caressait la ramée,
L'oiseau disait ses plus beaux chants,
Et ne redoutant plus les tribus sanguinaires,
A distance du Fort, l'habitant de Verchères
Ensemait gaiment ses champs.

L'astre du jour était au milieu de sa course :
C'était l'heure où le daim s'en va boire à la source
Qui murmure au fond des grands bois.
Un calme plat pesait sur la nature lasse...
Soudain un cri d'angoisse éclata dans l'espace :
Les Iroquois ! Les Iroquois !

Nombreux comme les grains de sable du rivage,
Les Peaux Rouges, encore avides de carnage,
Fondent bientôt de toutes parts,
Et remplissant les airs de leurs longs cris de rage,
Comme un troupeau de loups dans la lande sauvage,
Cernent les labourers épars.

Aussitôt un combat sur les guerriers s'engage,
Et les bruns paysans, sublimes de courage,
Tentent un héroïque effort ;
Mais ils cèdent enfin, écorchés par la force,
Et puis, les garottant de liens en écorce,
Les vainqueurs volent vers le fort.

Regardez défilier cette horde en furie,
Quelle féroce ardeur, quelle sauvagerie
Flamboie à leur front insolent !
Le chef est recouvert d'une bizarre armure,
Et la brise de mai caresse à sa ceinture
Une chevelure de blanc.

Il marche le premier, et sa voix furibonde
Aiguillonne toujours la troupe vagabonde
Qui foule à peine le gazon,
Tout à coup il s'arrête au bord d'une charmille,
Puis aux guerriers sa main montre une jeune fille
Qui se cache au sein d'un buisson.

Ainsi que le boa dont l'œil de feu fascine
La fauvette cachée au sein de l'aubépine,
L'Iroquois avance en rampant ;
Il va saisir la vierge, assourir sa vengeance,
Prompte comme le vent, elle bondit, s'élançe,
En même temps que le serpent.

Et les voilà courant sur la pelouse molle :
Comme l'élan peureux la jeune fille vole
Devant le ravisseur hurlant
Elle n'est qu'à deux pas du fort ouvert pour elle...
Tout à coup l'Indien empoigne une dentelle
Qui flotte derrière l'enfant.

Sur elle il a déjà levé sa lourde hache...
Plus vive que ne l'est la foudre, elle détache
Le nœud du mouchoir à son cou,
Puis, libre, elle bondit, d'un pied nerveux et ferme,
Au milieu du fort dont la porte se referme
En tressaillant sur son verrou.

Puis, avec les mousquets faisant un grand vacarme,
Embouchant un clairon, elle sonne l'alarme
Sur le sommet du bastion,
Puis, prenant son manteau pour en faire une bourre,
Contre la horde qui de toutes parts l'entoure,
Elle met l'éclair au canon.

Le bastion frémit jusque dans ses entrailles ;
Et, comme l'ouragan arrache les broussailles
Et dévaste les grands blés,
Le canon, bondissant sur son affût de chêne
Et, secouant, ainsi que le dogue, sa chaine,
Fauche les rangs échevelés.

Cet assaut imprévu fait trembler d'épouvante
Les Indiens croyant que l'écouite tonnant
Regorge de mille guerriers,
Et, redoutant des Blancs une attaque subite,
Furieux, éperdus, ils prennent tous la fuite,
En emportant leurs prisonniers.

Mais l'airain fait encore entendre son tonnerre,
L'alarme se répand de clairière en clairière,
Jusqu'aux abords de la cité...
Et bientôt Crissal, le brave capitaine,
Suivi de ses héros, arrive dans la plaine
Où le chef a tout dévasté (1).

Mais les loups avaient fui sous la forêt immense.
Sans tarder, Crissal sur leurs traces s'élançe,
Interrogeant chaque ravin.
Après trois jours de marche à travers le bois sombre,
Il surprend retranchés les Iroquois sans nombre
Sur les bords du grand lac Champlain.

Il attaque aussitôt la peuplade féroce,
L'airain tonne et rugit : le combat est atroce ;
Les fossés de sang ahrénés ;
Mais cependant bientôt les lâches canibales
Tombent jusqu'au dernier foudroyés par les balles...
Et les prisonniers sont sauvés !

Et, s'abattant soudain de l'éternelle cime,
La gloire sur le front de l'enfant magnaime
Posa son immortel fleuron,
Sur ses tables grava son action sublime...
Et les siècles jamais ne pourront sous leur lime
De l'histoire effacer son nom.

W. CHAMPAN.

Mars 1876.

ROSALBA

OU

DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE X

FIDÈLE AU PREMIER AMOUR

Vers la fin de l'été de 1847, Walter Phipps était sur les quais de Montréal occupé à recevoir des marchandises qui lui étaient expédiées d'Angleterre. Son travail terminé, il allait retourner à son bureau, quand son attention fut attirée sur un attroupement nombreux qui s'était formé autour d'un navire nouvellement arrivé. En s'approchant, il vit une foule d'hommes, femmes et enfants à la figure hâve qui débarquaient du navire. C'étaient des émigrants. Touché de ce spectacle pénible, le jeune marchand s'avança plus près, à la tête de la passerelle, au moment où l'on descendait, sur une litère, un homme malade et, en apparence, mourant.

Cette figure ravagée par la maladie, ces yeux caves, ces cheveux rares et grisonnés formaient un ensemble bien propre à exciter la compassion, et, sans raisonner davantage avec lui-

même, Walter pria le capitaine de lui permettre de se charger du malade.

« Certainement, monsieur, répondit le capitaine, et vous ferez ainsi une bonne œuvre ; car il n'a pas un seul ami dans le monde, et il se meurt. »

Au lieu de prendre une voiture sur le quai, Walter envoya un jeune garçon à son bureau chercher sa propre voiture qui l'attendait pour le reconduire chez lui. Il transporta le malade à l'Hôtel-Dieu et recommanda aux religieuses de lui donner tous les soins possibles. Il se chargeait de toutes les dépenses.

« Pauvre Edgard Martin ! murmura-t-il en descendant les marches de l'hôpital, il est revenu au pays pour mourir. Je ne l'ai pas reconnu d'abord, il est si changé ! Mais c'est bien lui. Quel coup de la Providence que j'aie pu ainsi le rencontrer ! Mais, hélas ! Rosalba ! »

Il se fit immédiatement conduire chez son médecin et l'emmena pour examiner le malade. Le résultat de la diagnostique fut que le malade n'avait pas plus de vingt-quatre heures à vivre. « J'ai un devoir pénible à remplir, se dit Walter immédiatement, mais je le remplirai moi-même. »

Il était cinq heures de l'après-midi. Il retourna chez lui, fit atteler sa voiture à deux chevaux et partit pour la traverse de Longueuil. Après avoir traversé le fleuve, il partit rapidement pour Varennes. Un peu après huit heures, il arrêta devant le cottage de Rosalba. Sa mère et elle-même furent excessivement surprises de cette visite inattendue. Elles le reçurent cordialement, mais sa contenance grave et contrainte les mit mal à l'aise. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi était-il venu, et avec la voiture à deux chevaux ?

Leur anxiété s'augmenta encore quand elles virent que Walter hésitait à s'expliquer. Son embarras était visible, il ne pouvait trouver d'expression pour expliquer sa pénible visite.

Mais le temps pressait, et il dut faire un effort.

« Mademoiselle Varny, dit-il, je suis venu pour vous inviter, vous et madame votre mère, à m'accompagner à Montréal. »

La mère et la fille se regardèrent avec étonnement.

« Quand ? demanda madame Varny. »

— Ce soir même.

— Et pourquoi ? demanda Rosalba en quittant son siège tout agitée.

— Pour une mission de charité, dit Walter, appuyant sur le mot *charité*, dont il comprenait de suite la portée en cette pénible circonstance.

— Expliquez-vous ! Où voulez-vous nous conduire ? continua Rosalba, qui avait remarqué l'agitation croissante du marchand.

— A l'Hôtel-Dieu ! murmura Walter.

Les instincts de l'amour sont prompts comme l'éclair. Rosalba devint pâle comme une morte et s'écria :

« O mon Dieu ! il est là ! » — Et mettant les deux mains sur son cœur, elle s'affaissa.

Walter et madame Varny la relevèrent et la placèrent sur le sofa ; mais, se relevant tout à coup :

« Vite, vite ! s'écria-t-elle, partons ! Je suis prête. Partons sur-le-champ. Oh ! si nous allions arriver trop tard ! »

— Calmez-vous, mademoiselle Varny, je vous en supplie, dit Walter d'une voix douce. Nous avons le temps. Mais habillez-vous chaudement, la route est longue et la nuit froide.

— Oui, oui, la route est longue, et c'est pour cela qu'il faut partir immédiatement.

— Mes chevaux marchent bien, mademoiselle Varny, et, une fois partis, nous irons vite.

— Et la traverse ? dit mademoiselle Varny, qui prévoyait tout.

— Je me suis arrangé pour traverser à minuit. Nous serons à Longueuil alors.

— Oh ! merci, M. Phipps ! Le ciel vous récompensera. »

La jeune fille devint plus calme, et, avec l'aide de sa mère, elle se prépara pour le voyage. A dix heures, ils partirent. Avant minuit, ils étaient à Longueuil. Le traversier était sous vapeur et ils traversèrent immédiatement. A une heure, ils sonnaient à l'Hôtel-Dieu.

Dans la première partie de la nuit, le malade baissa rapidement, et l'une des garde-malades fut chargée de l'en informer. Il écouta les exhortations de la religieuse les yeux ouverts, hagars, et avec cette expression de calme tristesse qui anime le visage des mourants, puis, avant d'avoir pu répondre un mot, il tomba dans un délire complet. Il était toujours très-calme, pas de convulsions, mais ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles. La religieuse se pencha pour en attraper le sens, tout ce qu'elle put comprendre fut cette exclamation : « Rosalba ! Rosalba ! »

Quand les visiteurs arrivèrent, la religieuse, qui, avec ce pressentiment infailible de la femme, avait déjà tout compris, alla au devant de Rosalba pour la préparer à la triste scène qui allait suivre, mais celle-ci l'interrompit :

« Pas besoin, ma sœur, pas besoin. Je sais tout. J'ai toujours eu cet espoir et ce pressentiment. Ils se réalisent aujourd'hui. »

Disant cela, elle pénétra dans la salle des malades. Le mourant se retourna sur son oreiller au bruit du frôlement de sa robe ; il palpait, ses yeux se dilatèrent ; il étendit les bras en s'écriant :

« Enfin ! ô Rosalba, enfin ! »

Elle s'agenouilla près du lit, la tête appuyée sur la poitrine du malade. Tous deux pleurèrent en silence longtemps, longtemps—les pleurs les soulageaient. Ils devinrent plus calmes et causèrent de toutes les choses qu'ils avaient si bien tous les deux.

Enfin, Rosalba s'aperçut que le malade s'en

allait rapidement. Elle se leva et fit appeler le prêtre. Edgard se réconcilia avec Dieu et fit sa paix avec les hommes. Quand cet acte suprême de la religion fut accompli, Rosalba rentra accompagnée de sa mère et de Walter, et une autre cérémonie commença. Là, dans une salle d'hôpital, à la faible lumière d'une lampe, en présence du Dieu puissant qui sait toutes choses, Edgard et Rosalba furent mariés. La bague d'émeraude que Rosalba avait précieusement conservée fut mise à son doigt, les deux époux s'embrassèrent, les deux amants si longtemps séparés ne faisaient plus qu'un.

« Dieu est bon, bien bon ! » murmura le mourant en tenant sa main appuyée sur la belle tête de sa femme, et les yeux fixés sur la calme figure du prêtre.

« Le monde m'a cruellement traité. Ma jeunesse a été sacrifiée. Mais je suis heureux aujourd'hui et je meurs content. »

Dix minutes plus tard, il avait rendu le dernier soupir.

Le lendemain, l'avis suivant parut dans la Gazette :

DÈCES

Hier matin, à l'Hôtel-Dieu, M. Edgard Martin, autrefois de Belœil, en dernier lieu, exilé politique. Quelques minutes avant sa mort, le capitaine Martin a été marié à mademoiselle Rosalba Varny, fille de feu Samuel Varny, de Varennes.

CHAPITRE XI

FIDÈLE AU SECOND AMOUR

En donnant les détails de la mort d'Edgard, nous avons omis un incident qui doit trouver place dans ce dernier chapitre. Quand le médecin arriva pour examiner le malade, il était accompagné de Walter Phipps. Edgard avait à peine repris connaissance après avoir quitté le navire, et il répondit à peine aux questions du docteur. Mais la présence de Walter sembla captiver un instant son attention. Il ne dit rien, mais ses pensées se dirigeaient évidemment vers un point fixe. En partant, le docteur dit un mot d'encouragement au malade, et Walter, imitant son exemple, s'approcha du lit et murmura :

« Courage, Edgard Martin, je vais t'amener ce soir. »

Le son de cette voix, cet accent étranger, la bonne nouvelle qu'on lui annonçait firent tressaillir Edgard sur son oreiller. Il avait ouvert de grands yeux et allait parler, mais Walter avait quitté la salle.

Quelques heures plus tard, quand le mourant se trouva seul avec Rosalba, il lui demanda qui lui avait appris la nouvelle de son retour. Elle répondit que c'était Walter Phipps.

« Walter Phipps ? »

— Oui, un jeune marchand de Montréal, un cœur généreux.

— Celui dont vous avez sauvé la vie ?

— Précisément. C'est lui qui vous a fait transporter du navire à l'hôpital.

— Ah ! le noble cœur ! »

Il raconta alors à Rosalba l'incident du bivouac et comment Rosalba lui avait sauvé la vie.

« Quand j'ai entendu sa voix, il y a quelques heures, mes souvenirs se sont ravivés. Comment oublier cette voix que j'entendis pendant cette terrible nuit, il y a dix ans ! »

Edgard avait rapporté cet incident dans la première lettre qu'il écrivit après son départ du Canada. Elle savait que Walter avait servi comme volontaire durant la rébellion, mais quand elle lui mentionnait ces faits, il feignait de les ignorer entièrement. Rosalba n'insistait pas, mais elle avait toujours l'idée qu'il était l'auteur de cette belle action, et qu'il l'avait accomplie pour elle.

Ses suppositions étaient confirmées.

Edgard avait prié Walter de venir le voir avant sa mort. C'est en réponse à cette demande que Walter avait assisté au mariage *in extremis*. La cérémonie terminée, Edgard attira Walter à lui, lui prit la main, la baisa en pleurant et le remercia de toutes ses bontés. En outre, il recommanda Rosalba à sa protection.

Un des souvenirs d'Edgard, que Rosalba avait conservés, était une belle croix de bronze que le défunt avait toujours gardée dans son portefeuille, durant toutes ses pérégrinations. Il l'avait sur lui lors de sa mort. Il laissa près de lui la ceinture de chamois, proprement enveloppée dans du papier de soie. Elle eut la curiosité de découdre la ceinture, et, dans un coin de la doublure de mousseline, étaient marquées les deux lettres : « W. P. » — Le pauvre Edgard ne les avait jamais vues.

Cinq années se sont écoulées depuis ces événements. Cinq années de repos et de calme, durant lesquelles la Providence disposait lentement toutes choses pour adoucir les chagrins de chacun, récompenser l'espérance chrétienne et donner au monde un nouvel exemple de double fidélité.

En 1852, le cottage où Rosalba et sa mère demeuraient fut réduit en cendres, et il leur fallut chercher une autre demeure. Elles auraient pu retourner à la maison paternelle, mais la famille du frère de Rosalba, qui l'habitait, était trop nombreuse et les femmes n'y auraient pas été à l'aise. Il y avait bien Agnès qui demeurait à Montréal ; mais son mari, tout en invitant Rosalba, refusait de recevoir Madame Varny, devenue complètement valétudinaire. C'était un caprice indigne qui décida la question. Outre ses embarras, Rosalba se trouvait presque sans ressources par suite de l'incendie du cottage.

Il y avait un homme auquel elle pouvait sûrement s'adresser dans sa détresse. Mais elle ne voulut rien lui demander. Elle avait peur. On comprend cette crainte quand on sait les rela-

tions qui existaient entre Rosalba et Walter Phipps.

Mais Walter n'attendit pas sa décision. Il savait tout ce qui se passait. Il avait toujours les yeux tournés vers elle, tout son bonheur était de la voir. Il jugea que le moment était venu d'agir, de sortir de sa réserve, de se présenter. Il fallait un asile à Rosalba ; il lui donnerait refuge dans sa propre maison.

Il alla donc la voir, et jamais il ne fut si ému que dans cette entrevue. Il la trouva toute défaite. Soupçonnait-elle le motif de sa démarche ? Elle était émue—la cause du jeune homme était à moitié gagnée.

Bien des pleurs furent versés dans cette entrevue, bien des soupirs s'exhalèrent au souvenir de tant d'émotions, les unes si douces, les autres si cruelles. Walter résolut de parler à cœur ouvert.

« Je vous ai toujours aimée, Rosalba, » dit-il.

Et Rosalba pleura avec d'autant plus d'abondance qu'elle savait combien cet aveu était sincère. Elle savait maintenant que c'était l'amour même qui avait tenu Walter si discrètement éloigné d'elle—il ne voulait pas rompre le charme de son premier amour. Elle savait que, par amour pour elle, il avait été le sauveur d'Edgard à la frontière, et son sauveur lors de son triste retour au pays.

« Je vieilliss, dit Walter (il avait quarante-cinq ans), et je veux me retirer du commerce. Comme j'aimerais à avoir une compagne dans ma triste demeure ! Et maintenant que votre santé est affaiblie, et votre mère infirme, si vous aviez un compagnon pour vous aider toutes les deux ? »

« Ami ! compagnon ! Walter glissait sur ces mots qui remuaient si vivement le cœur sensible de Rosalba. »

« Ah ! Walter, dit-elle, ce n'est pas tout, ces mots ne sont rien. Ce n'est pas une compagne qu'il vous faut, mais une femme aimante et dévouée. Et vous seriez plus qu'un ami pour elle, je sais que vous feriez le plus affectueux des maris. »

— Chère Rosalba, je ne veux rien vous demander de trop, mais je serai si heureux de ce que vous voudrez bien m'accorder ! »

Il y avait tant d'âme, tant de sincérité discrète dans ces paroles, que Rosalba ne put se contenir davantage, et mettant ses deux mains dans celles de Walter :

« C'était mon premier amour, mais après lui, il n'est personne au monde que j'aie aimé tant que vous. Vous avez droit de savoir cela, bien que j'aie eu longtemps l'idée que je ne serais pas dans l'obligation de vous le dire. Maintenant, le pauvre Edgard est mort ; je chéris sa mémoire, je ne saurais l'oublier, mais mon cœur et ma main sont à vous. J'avais cru, espéré—étrange révolte du cœur—que vous ne me demanderiez jamais en mariage, mais vous avez fait la demande et je ne puis vous refuser. Walter, je suis à vous ; faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Elle était calme maintenant, ses yeux avaient une expression de sublime tendresse. Elle se leva et, s'agenouillant devant Walter, inclina la tête sur les mains du marchand.

Walter l'embrassa au front, et lui prenant la tête dans ses mains, il la regarda longtemps et l'embrassa encore.

Walter était l'homme le plus heureux du monde.

« Rosalba, lui dit-il, un instant après, sans l'incendie de votre cottage, je ne vous aurais jamais demandée ; la Providence s'en est mêlée. — Oui, » dit-elle, en s'inclinant respectueusement.

Quinze jours plus tard, Walter Phipps et Rosalba-Martin-Varny se mariaient à l'église paroissiale de Varennes. Bien qu'il n'y eût pas d'invitations, plusieurs amis assistaient. Chacun proclamait que Rosalba recevait la récompense de ses vertus et des souffrances qu'elle avait endurées. Les mariés, accompagnés de madame Varny, se retirèrent immédiatement à Montréal, dans la somptueuse résidence de Walter. Lui-même quitta le commerce quelque temps après ; il était puissamment riche.

Le ciel bénit cette union ; Rosalba devint mère. L'enfant fut baptisé sous les noms d'Edgard-Martin-Phipps.

Dans la chambre de Rosalba, sur son prie-Dieu, on voit une cassette de crystal contenant ces trois objets :

Une croix de bronze—souvenir de la mort d'Edgard ;

Un ceinture de chamois—gage de la générosité de Walter ;

Une rame d'argent—monument de l'héroïsme de Rosalba.

Ces trois objets expliquent comment elle sut demeurer fidèle à deux amours.

Là se terminait le manuscrit. En le roulant, l'Américain regarda son ami qui avait déposé son livre et se reposait dans le fauteuil en attendant les commentaires de son lecteur.

« Eh bien ? dit-il. »

— Où réside Rosalba ? demanda le lecteur.

— Au pied de la Montagne.

— La connaissez-vous ?

— Intimement.

— Alors vous me présenterez à elle demain. Je veux aller lui demander sa bénédiction. »

FIN

(1) Presently the alarm reached the neighbourhood of Montreal, when an intrepid officer, the Chevalier de Crissal, brother of the Marquis de Crissal, then Governor of Three Rivers, rushed to Verchères, at the head of a chosen band of men.

J. M. LEMOINE.